

Vincent Engel

Le désir de mémoire

Contre l'instrumentalisation
de la mémoire de la Shoah

KARTHALA

Le désir de mémoire

Contre l'instrumentalisation de la mémoire de la Shoah

Depuis 75 ans, l'Occident tente de digérer le désastre absolu qu'il a provoqué et subi à la fois : la Shoah. Tout ce qui fondait la fierté, l'orgueil de l'Europe – sa culture, ses valeurs, sa « civilisation » – a été remis en cause, bouleversé par ce crime sans précédent. L'idée de la « solution finale », sa mise en œuvre active, la tolérance passive ; comment cela a-t-il été possible ?

Depuis 75 ans, nous tentons de comprendre ce « passé qui ne passe pas », pour reprendre les mots de Ricœur, et il est encore attendu que les jeunes en fassent un élément fondateur de leur mémoire. Jamais sans doute, dans l'histoire de l'humanité, la jeunesse n'a été sommée de répondre à un devoir aussi impérieux, intense et extravagant. Le « devoir de mémoire » est devenu un dogme qu'il est malvenu de remettre en question, sous peine d'être accusé de révisionnisme, voire de négationnisme.

Pourtant, cela ne va pas de soi. Pourtant, les jeunes ne comprennent plus pourquoi ils « doivent » faire mémoire de la Shoah plus que d'autres génocides, plus que d'autres drames.

Pourtant, il est nécessaire de se souvenir et de savoir comment et pourquoi on doit se souvenir.

Si l'on met le « devoir » de côté, on est alors en mesure de réfléchir à ce qu'est la mémoire ; comment elle s'articule au réel, comment elle est instrumentalisée, quelles sont ses parts d'omission, quel est le rôle de l'oubli dans la remémoration.

Tel est le propos de cet essai : toute mémoire est d'abord un récit construit sur un réel définitivement hors de portée. Si l'on veut qu'une mémoire soit vivante, si l'on veut qu'elle ne soit pas exclusivement tournée vers la mort, il convient de poser les termes d'une mémoire qui aide à vivre. Il convient de substituer au devoir, le désir de mémoire.

Vincent Engel est professeur à l'université de Louvain (Belgique), écrivain, dramaturge et chroniqueur. Très impliqué dans le débat public, il collabore au collectif Carta Academica, prônant un engagement dans le débat public des universitaires. Il travaille sur la littérature des camps depuis plus de 30 ans.

Photo de couverture : © Joseph Tomassini, Auschwitz 1995.

Conception graphique : Bärbel Müllbacher

© Éditions KARTHALA, 2020
ISBN : 978-2-8111-2707-7

Vincent Engel

Le désir de mémoire

contre l'instrumentalisation
de la mémoire de la Shoah

avec la collaboration
d'Amaury Dehoux et
Bertrand Grimonprez

et une contribution de
Thomas Dedieu

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS

Les lecteurs trouveront toutes les annexes de cet essai à l'adresse ci-dessous, téléchargeables et consultables gratuitement. Il s'agit, entre autres, de la bibliographie complète, de l'essai publié en 1995 (*Pourquoi parler d'Auschwitz ?*), du complément d'information sur l'histoire du sionisme, d'un article (signé par Thomas Dedieu) sur l'utilisation de la Shoah dans les jeux vidéos, et d'autres articles qui complètent la présente réflexion. Le contenu sera enrichi au gré des publications de l'auteur et/ou de ses collaborateurs et collaboratrices.



<https://www.vincent-engel.com/le-desir-de-memoire>

Sommaire

Préambule	7
Introduction	
La mémoire de la Shoah : une exigence extravagante	11
 PARTIE 1.	
Antisémitisme, Shoah et antisionisme	19
L'antisémitisme à travers le temps	21
La Shoah	41
Sionisme et antisionisme	53
 PARTIE 2.	
Faire mémoire	83
Fiction et réalité	85
Récit de mémoire, mémoire du récit	121
Les processus de réconciliation	137
La vérité de la fiction	141
 PARTIE 3.	
Du devoir au désir	153
Le devoir de mémoire	155
Du devoir au désir	211
 Bibliographie	217

Préambule

On écrit toujours de quelque part et pour quelque chose, et il n'y a pas de mémoire sans intention. Pas d'oubli non plus.

Pour ma part, le « devoir de mémoire » s'est imposé par le silence. Le silence de mon père sur son enfance, son passé, sa famille presque entièrement disparue dans les camps, à l'exception d'un frère. Sa mémoire à lui n'était pas pour autant celle d'un survivant, mais celle d'un combattant, navigateur dans un bombardier de la RAF. Juif résolument athée, il épouse une catholique, arrière-petite-fille de juive convertie qui propose de se (re)convertir au judaïsme, ce que mon père refuse : la religion l'indiffère et il veut que leurs futurs enfants aillent dans les meilleures écoles, lesquelles selon lui sont catholiques. De son passé, donc, pas un mot, ou si peu. En réunissant tout ce qu'il me confie de sa vie avant, je ne pourrais pas remplir une feuille A4. Juste, de temps à autre, une petite phrase : « N'oublie pas que tu es Juif ». Comme dans *Le Roi Lion*, lorsque le spectre de Moufassa apparaît à Simba et lui lance, du haut du ciel : « N'oublie pas qui tu es... ».

Puis, en 1982, alors que j'ai commencé mes études de lettres à la faculté et que les relations avec mon père sont extrêmement tendues, il me donne un livre à lire – ce qu'il fait souvent, en précisant que je ne comprendrai sans doute pas tout. D'habitude, il suffit qu'il me conseille une lecture pour que je m'y dérobe ; cette fois, j'ouvre le livre et le dévore. Le titre ? *Paroles d'étranger* d'Elie Wiesel. Après celui-là, je me rue chez le libraire et achète Wiesel. Je choisis de lui consacrer mon mémoire de fin d'études. Je publie ensuite un premier essai, entame mon doctorat, toujours sur Wiesel, publie ma thèse, des articles... et redécouvre le judaïsme dans sa version laïque, grâce au Centre communautaire laïc juif de Bruxelles, dirigé par David Susskind et sa femme Simone, qui deviendront des amis chers.

Mon père était-il conscient d'utiliser Wiesel comme ange intermédiaire ? Sa pudeur, sa capacité à refouler ses émotions lui interdisaient de me confier certaines choses ; son ignorance de la tradition et de la pratique l'empêchait de m'en transmettre d'autres. Mon père, autrement dit, a sous-traité sa mémoire. Mais quand j'ai publié *Oubliez Adam Weinberger*, l'histoire d'un Juif survivant des camps qui refuse de parler, se réfugie dans le silence et se cache sous une fausse identité, lui qui ne lisait jamais de roman l'a dévoré, lu et relu ; c'était le livre qu'il attendait, le roman qui disait ce qu'il voulait me dire en ne disant rien.

Si j'avais eu un père qui, sans relâche, était revenu sur ces pages horribles, il est probable que je n'y aurais pas consacré autant de temps, de recherches et de réflexions. S'est-il agi d'une stratégie consciente chez lui ? Je ne crois pas, même s'il était convaincu que la culpabilisation était un excellent outil de moralisation. Le manque est le meilleur aiguillon du désir.

Je n'ai pour autant pas échappé à la pesanteur du devoir mais, comme je l'ai fait face à chaque obligation qui s'imposait sans justification valable, je me suis braqué. Ce n'était pas politiquement correct ; le « devoir de mémoire » est devenu un dogme qu'il est dangereux de mettre en cause. Le faire vous range illico parmi les révisionnistes et les négationnistes. Si, de surcroît, vous prenez position dans l'épineux débat qui tourne autour de l'antisionisme et de l'antisémitisme, vous multipliez les risques... Tant pis. Mon père répétait toujours : « Je me dois à la vérité. » Pour ma part, comme je tente de le développer dans ces pages, je pense que la vérité – hormis dans le domaine scientifique – n'est qu'une histoire à laquelle on a choisi de croire. Et je crois dans les histoires que la vie m'a racontées autant que dans celles que je me suis inventées pour supporter la vie et la réalité.

Je pense aujourd'hui qu'il n'y a pas injonction plus insupportable que celle de Moufassa. « N'oublie pas qui tu es... » Faux. Absurde. Parfois, nous voudrions oublier qui nous sommes. Parfois, c'est indispensable pour nous réinventer, pour renaître à la vie. Parce que la mémoire, les mémoires sont parfois de la boue, un boulet qui nous entraîne vers le fond, vers la mort, vers un passé sans avenir. Oui, je veux parfois oublier « qui je suis », oublier que je suis Juif, parce que je ne suis pas que ça. Je ne veux pas être enfermé dans une seule

identité, surtout dans une de celles pour laquelle on peut hélas toujours compter sur autrui pour vous la rappeler.

La fiction a amplement développé le *topos* du mort-vivant qui n'a qu'une obsession : entraîner tous les vivants dans son camp sinistre et éternellement mortel. Il est singulier qu'un nombre infime de récits imaginent des morts bienveillants dont la préoccupation première serait d'aider les vivants à vivre heureux et le plus longtemps possible – je range dans cette liste l'excellent film de M. Night Shyamalan, *The Sixth Sense*. Cela tient sans doute au fait que l'angoisse de la mort pèse plus que jamais sur nos consciences ; alors qu'au Moyen Âge, elle était une libération au terme d'une vie – brève, par chance – de souffrances et de labeur, elle est devenue l'indicible, celle « dont on ne doit pas prononcer le nom », partout présente et partout refoulée, au point qu'il n'est plus autorisé de prendre son temps pour faire son deuil, lequel en cas de traumatismes est pris en charge par des cellules *ad hoc* dont les protocoles exigent qu'il soit rapide, à défaut de pouvoir supporter les frais d'un deuil véritable. La médecine mariée à la technologie nous promet l'éternité pour bientôt ; mais comme le remarque judicieusement Harari dans son *Homo Deus*, cette éternité ne signifiera pas l'immortalité ; un accident sera toujours possible. Dès lors, les humains privilégiés qui pourront se payer cette éternité vivront dans la hantise constante de la mort. Et ne vivront plus, obnubilés par la mémoire de cette vie menacée.

Fonder une mémoire joyeuse, tournée vers l'avenir, vers la vie ; une mémoire tissée d'empathie mais libérée de toute culpabilité, de toute dette. De tout devoir. Une envie, un désir de se souvenir pour mieux vivre. Voilà ce qu'au mitan d'une vie trop longtemps dominée par cette culpabilité, ces devoirs multiples dont l'objet premier est de nous empêcher de vivre libre, j'ai décidé de défendre...

INTRODUCTION

La mémoire de la Shoah : une exigence extravagante

En 1995, j'ai publié un court essai, intitulé *Pourquoi parler d'Auschwitz ?*¹ L'élément le plus important du titre était le point d'interrogation. Mais pour la plupart des gens que je rencontrais dans les milieux que je fréquentais – l'université, la littérature, les associations juives –, la question ne se posait pas ; la nécessité d'en parler était une évidence indiscutable. Pourtant, déjà en 1995, cela faisait un demi-siècle que les événements avaient pris fin. On considérait que les adolescentes et adolescents d'alors devaient entendre parler de la Shoah et comprendre que cet épisode tragique de l'Histoire de l'humanité pesait encore sur leur vie, leur présent et leur avenir.

Je suis né en 1963 ; lorsque j'ai eu quinze ans, en 1978, cela faisait soixante ans que la première guerre mondiale avait pris fin. Personne ne pensait que cette guerre, pourtant elle aussi tragique et dont l'impact sur la suite du siècle est énorme, devait faire partie des pensées quotidiennes des jeunes gens de ma génération. Pour l'enfant que j'avais été avant mon adolescence, 14-18 appartenait à un passé extrêmement lointain et dont la narration relevait exclusivement de la littérature et du cinéma. Même mes petits soldats, que je passais des heures à peindre en suivant les modèles dans les livres de Liliane et Fred Funcken, appartenaient à la guerre suivante.

L'évidence de ce «devoir de mémoire» ne m'a pas tout de suite choqué, pas plus que l'adhésion qu'elle entraînait chez tous, moi compris. Mais quand la pensée fonctionne par automatisme, que

1. (Engel, 1992) Cet ouvrage n'étant plus disponible, il peut être téléchargé via les liens indiqués à la fin de cet ouvrage (édition papier).

reste-t-il de la pensée ? Ce que la mémoire de la Shoah est supposée combattre ne relève-t-il pas, justement, d'automatismes non réfléchis ? La terrifiante machine meurtrière nazie a fonctionné de façon aussi efficace parce que ses rouages humains ne se posaient aucune question. Parce qu'ils faisaient ce qu'on leur disait de faire sans réfléchir.

Attention, je ne suis pas en train de dire que la mémoire de la Shoah est une idéologie meurtrière et totalitaire ; je pense seulement qu'elle requiert de la lucidité et une remise en question permanente.

Surtout qu'à cet impératif général, s'en trouve associé un autre qui me paraît plus dérangeant encore : l'obligation de la mémoire. J'ai assisté à l'époque à une réunion au sein de la Fondation Auschwitz, à Bruxelles, pour l'organisation d'un colloque. Lors de cette discussion, quelqu'un a fait remarquer que les survivants des camps vieillissaient et que certains n'avaient pas encore témoigné ; avec conviction, il a estimé qu'il fallait absolument faire parler ces témoins. Pourquoi ? Simplement parce qu'ils allaient bientôt mourir et qu'ils n'avaient pas encore témoigné ?

J'ai trouvé cela absurde et monstrueux, pour plusieurs raisons.

La première concerne la masse de témoignages recueillis et la connaissance historique des faits ; mis à part les révisionnistes endurcis, qu'aucune évidence ni aucun témoignage ne fera changer d'avis, la réalité des faits concernant la Shoah est incontestable. Des milliers de témoignages ont été collectés, analysés, interprétés, en lien avec les documents historiques disponibles. Il n'y a donc pas une nécessité impérieuse à collecter davantage de témoignages pour savoir ce qu'il s'est passé dans l'Europe occupée. Le temps passant, les documents qui pourront permettre d'affiner notre connaissance sont les archives secrètes qui sont progressivement rendues publiques.

La deuxième raison touche aux mécanismes de la mémoire : plus le temps passe, plus notre mémoire d'un événement passé est parasitée par la mémoire des autres, par les récits qui en sont faits. Récolter ces témoignages tardifs – et même ceux qui ne le sont pas – ne s'improvise pas. Certaines questions, par la manière dont elles sont formulées, induisent des réponses et faussent l'objectivité du témoignage. Ce n'était donc pas les quelques bénévoles et historiens, si motivés soient-ils, que la Fondation avait rassemblés qui pouvaient mener à bien un tel travail. Sans quoi, ces témoignages,

par les interférences subies, pouvaient de surcroît s'avérer contre-productifs, voire servir d'arguments à des révisionnistes.

La troisième raison me paraît plus fondamentale encore, et elle a nourri l'écriture de mon roman *Oubliez Adam Weinberger* : la difficulté, chez les « gardiens de la mémoire », de prendre en compte celles et ceux qui, pour l'une ou l'autre raison qui ne regarde qu'eux, préfèrent ne pas se souvenir. Veulent oublier. Ne veulent pas témoigner.

Que vaut une mémoire qui ne se conjuguerait qu'au mode impératif ? Qui ne laisserait aucune place à l'oubli et au silence ? Cette question n'a pas cessé, depuis, de me préoccuper, et j'y ai consacré une part essentielle de mes recherches et travaux.

Nous sommes en 2020 et les questions que j'ai soulevées dans cet essai, vieux d'un quart de siècle, me semblent toujours d'actualité. Elles ont même, pour beaucoup, redoublé de pertinence, et d'autres s'y sont greffées.

D'abord, on se retrouve, vingt-huit ans plus tard, avec *grosso modo* les mêmes postulats : il *faut* se souvenir, il *faut* transmettre aux jeunes la mémoire de cet événement dont l'importance n'a pas diminué. Dans les écoles, les méthodes sont à peu près toujours les mêmes, les programmes comportent toujours cette « matière », parfois durant plusieurs années. Pourtant, ce n'est plus cinquante ans qui séparent les élèves de l'événement ; c'est bientôt trois quarts de siècle. Une vie.

Y a-t-il jamais eu, dans l'histoire de l'humanité, un événement jugé à ce point capital que, septante-cinq ans plus tard, on l'enseigne aux adolescents en leur disant qu'il doit faire partie de leur mémoire, comme s'ils l'avaient vécu personnellement, comme si ce « passé qui ne passe pas », pour reprendre la belle expression de Paul Ricœur, déterminait encore et toujours leur existence ? Je ne le crois pas. Il faut donc avoir à l'esprit que cette exigence est pour le moins extravagante. Posée en absolu, avec des arguments qui remontent à plus d'un quart de siècle, elle est même déraisonnable.

Je précise tout de suite, afin qu'il n'y ait aucun malentendu (mais je sais que sur de telles questions, il y en aura de toute manière) : je suis absolument convaincu qu'il est crucial d'enseigner aux jeunes ce qu'il s'est passé durant la dernière guerre, et en particulier la Shoah. Un enseignement qui doit mettre ces événements dans la perspective d'une histoire européenne et mondiale marquée par le

conflit entre la logique des empires et celle des nations, l'explosion industrielle qui chamboule la démographie et la sociologie, la montée des idéologies totalitaires, l'invention de l'arme nucléaire... La Deuxième Guerre mondiale et la Shoah marquent l'échec, du moins la remise en question fondamentale de tout ce qui a permis d'édifier la culture occidentale, à commencer justement par l'idée de culture et celle, connexe, que cette culture était ce qui permettait à l'animal humain d'être civilisé et d'échapper à la cruauté des « lois » naturelles. Parce que, même si la question, depuis Adorno, a été formulée de cent mille manières différentes – sur le thème : « Comment un peuple qui vénère Beethoven peut-il avoir commis le massacre planifié le plus monstrueux de l'Histoire ? » –, aucune réponse satisfaisante n'y a encore été apportée.

Je ne crois d'ailleurs pas qu'une réponse soit possible, ni même souhaitable. Peut-être d'ailleurs n'y a-t-il pas d'autre réponse à cette interrogation que l'absence de questionnement. Une fois encore, ne pas s'interroger sur le bienfondé des bases de nos actions ôte à celles-ci l'essentiel de leur justification ; si l'Occident s'était constamment remis en question, s'il avait osé se demander au nom de quoi il estimait sa culture à ce point supérieure aux autres, peut-être n'aurions-nous pas dérivé dans les logiques absurdes et inhumaines qui nous ont conduits de la colonisation à l'extermination et, par nos actes, à la négation de valeurs que nous défendions en paroles.

Donc, oui, je suis convaincu que cette page de l'Histoire doit être enseignée aux jeunes d'aujourd'hui et de demain. Elle devra l'être aussi longtemps que l'humanité n'aura pas renoncé aux comportements qui rendent de telles horreurs possibles. Et la liste des massacres qui se sont perpétrés depuis 1945 semble indiquer que cette exigence restera d'actualité pour encore de nombreux siècles, si tant est que, par ses comportements déraisonnables, l'humanité entière ne se détruise avant. Je dis bien : l'humanité, dans son ensemble. Et certainement pas l'humanité sous la houlette de l'Occident ; il n'y a aucune raison de croire que l'Occident seul, qui est responsable de cette impasse sanglante, puisse être le guide unique vers un monde juste et sans violence. Au contraire : par la mondialisation, l'Occident a imposé au monde un modèle fondé sur la compétition, la prétendue loi du plus fort, la concurrence, l'exploitation et l'obsession de la croissance. Ce modèle a éliminé tout autre paradigme socio-politique. Non pas que le reste de l'humanité était auparavant peuplé d'individus pacifiques, généreux et naturellement vertueux

– je ne verserai pas dans un rousseauisme béat –; mais d’autres modèles existaient.

C’est que l’être humain, à la différence de tous les autres animaux, a cette capacité extraordinaire de construire des « ordres imaginaires »; des constructions qui, comme le rappelle Yuval Harari, l’auteur de *Sapiens*, « ont eu tendance à ignorer une partie substantielle de l’humanité » (Harari, 2015 p. 3137). La mythologie qui a rendu possible la Shoah doit être dénoncée et démasquée si l’on veut que de tels événements ne se reproduisent plus. Or, non seulement on en est loin, mais on peut s’inquiéter de la résurgence de ces éléments les plus nocifs, et ce, partout sur le globe.

Il ne m’a pas semblé possible de rééditer tel quel l’essai publié en 1995, et pour deux raisons, en apparence paradoxales. La première, c’est que d’une certaine manière, la situation – que je qualifierai d’interne, propre à la question posée – n’a pas changé : on retrouve les mêmes postulats et le même impératif retentit, avec plus de vigueur encore, mais toujours aussi peu de (re)mise en question. La seconde est que la situation extérieure à la question a, elle, considérablement évolué : le monde de 2020 n’est plus celui de 1995. En 1995, le Mur venait de tomber et l’on pouvait encore jouer sur un double tableau : celui d’une paix éternelle et celui du triomphe définitif du modèle occidental libéral. Aujourd’hui, l’humanité semble confrontée à une série de périls plus funestes les uns que les autres et l’on considère comme sérieuse l’hypothèse de son anéantissement. Il n’est pas excessif de penser que cette accumulation de dangers et la proximité de l’apocalypse sont la conséquence ultime d’un processus qui est passé par Auschwitz. L’incapacité dans laquelle nous nous trouvons, d’avoir pu trouver non seulement des réponses pour expliquer cette monstruosité, mais surtout des remèdes à long terme, est une des raisons de la situation actuelle.

Si l’on revient sur l’idée qu’il n’y a peut-être pas de réponse définitive, il faudrait préciser que le questionnement permanent auquel j’aspire doit s’accompagner d’une imagination tout aussi constante et vivace. Si le mythe sur lequel nous avons fonctionné et fonctionnons encore a causé autant de morts et de violence, il n’est peut-être pas d’autre solution que d’en imaginer un autre, radicalement différent. Dans ses carnets, Camus s’interrogeait sur

ce qu'aurait pu être le visage de l'humanité s'il n'avait pas été façonné par une culture imprégnée de culpabilité, de faute et de dette :

Nous sommes par exemple le résultat de vingt siècles d'imagerie chrétienne. Depuis 2 000 ans, l'homme s'est vu présenter une image humiliée de lui-même. Le résultat est là. Qui peut dire en tout cas ce que nous serions si ces vingt siècles avaient vu persévérer l'idéal antique avec sa belle figure humaine ? (Camus, 1964 p. 71)

Cela nous ramène à la question des ordres imaginaires, et donc de l'imagination. Autrement dit, puisqu'il s'agit de questionner la mémoire et les mécanismes qui l'élaborent et la préservent, il convient sans doute, si l'on est convaincu de la nécessité de « parler d'Auschwitz », de construire un discours conjugué aux trois temps : le passé, évidemment, mais aussi le présent et le futur. Et donner la priorité au futur ne veut pas dire renier l'importance du passé.

Les nouveaux paramètres

D'autres paramètres ont été modifiés depuis le début des années 1990, tout comme ils n'ont cessé de le faire depuis la fin de la guerre. La mémoire est une matière vivante. Comme tout ce qui est vivant, elle évolue. Elle peut certes mourir ; et le pire danger qui la menace n'est autre que la sclérose. Claude Lanzmann, à qui l'on doit le magnifique *Shoah*, a un tort majeur : prétendre que son travail, son œuvre est suffisante à jamais, *per secula seculorum*, et qu'aucun autre discours sur la Shoah n'est légitime. À chaque sortie d'un livre, d'un essai, d'un roman, d'une pièce de théâtre ou d'un film osant aborder ce sujet, il publiait dans la presse une diatribe fulminante où il vouait aux gémonies l'œuvre et son auteur. Or, quand bien même *Shoah* est remarquable, il ne peut prétendre clore le sujet. Ce documentaire, sur lequel je reviendrai, est une étape dans la mémoire ; au milieu des années 1980, à un moment où les survivants sont encore assez nombreux et jeunes pour témoigner, à un moment où cette parole n'a pas encore retenti avec assez de puissance. Depuis, d'autres créations ont été produites, plus ou moins réussies, plus ou moins fortes. Elles ne sont pas moins légitimes que celle de Lanzmann.

La manière dont on parlait des camps à leur libération n'est pas la même que celle qui a prévalu dix ans plus tard. Et ainsi de

suite ; régulièrement, ce discours évolue. On met en lumière d'autres éléments, on recourt à d'autres procédés narratifs. On s'autorise des choses qui semblaient impossibles auparavant. Les tabous changent ; certains disparaissent, d'autres surgissent. Depuis 1995, ces narrations ont considérablement évolué, et c'est la preuve que la mémoire de la Shoah continue à être vivante et à hanter nos contemporains.

Pour illustrer cette évolution, je prendrai un exemple volontairement étranger à cette période historique : la Première Guerre mondiale, dont on célébrait récemment le centenaire. Les premiers récits qui y furent consacrés, et très rapidement, ont mis en avant le courage des soldats, leur patriotisme et l'atrocité des conditions des tranchées. Un film comme *Les sentiers de la gloire* de Kubrick, sorti en 1958, a été banni des salles en France jusqu'en 1975, parce qu'il traitait non pas des mutinés de 1917 mais des fusillés pour l'exemple de 1916. Aujourd'hui, la majorité des fictions consacrées à la Der des Ders privilégient l'absurdité de cette guerre, le courage des mutins et de ceux qui se sont élevés contre le massacre, les trafics ignobles de tous genres qui enrichirent certains – comme le film de Bertrand Tavernier, *La Vie et rien d'autre* (1989) ou le roman de Pierre Lemaitre, *Au revoir, là-haut*, Goncourt 2013, ... autant de manières d'aborder la guerre qui auraient paru scandaleuses il y a soixante ou cinquante ans. Où est la vérité ?

La montée des nationalismes, le retour de l'extrême droite, le populisme, la « crise des migrants » – qui n'est rien d'autre qu'une crise de l'accueil – sont aussi des paramètres qui ont considérablement évolué en vingt-cinq ans. Les maux dont souffrent notre démocratie et les risques de destruction qu'elle encourt – certains n'hésitant pas à établir un parallèle avec la période de l'entre-deux-guerres – pèsent sur la manière dont la question – pourquoi parler d'Auschwitz ? – retentit dans les esprits. Et les difficultés que les enseignants rencontrent se nourrissent de cette évolution ; comment faut-il intégrer les génocides qui se sont produits après Auschwitz (Cambodge, Rwanda) ? Comment répondre aux réactions provoquées par la politique menée par le gouvernement israélien face aux Palestiniens ? Comment articuler un discours qui, tout en refusant toute compromission avec l'antisémitisme, ne fait pas l'impasse sur la situation au Moyen Orient ? Car, parmi ces nationalismes revigorés, il n'est pas possible d'exonérer le sionisme. Encore moins

possible de nier la manière dont certains, parmi les défenseurs d'Israël, instrumentalisent la Shoah.

C'est peut-être le paramètre qui a le plus évolué : l'instrumentalisation. Elle est le signe d'une crispation et d'une sclérose ; elle fait peser une menace majeure sur la mémoire que l'on prétend vouloir préserver. Comme le dénoncent très justement Caroline Eliacheff et Daniel Soulez Larivière dans *Le Temps des victimes*, la position de la victime est devenue la clé pour obtenir des privilèges dans une société où l'héroïsme paraît hors d'atteinte, pour de multiples raisons. Le « devoir de mémoire » est, quant à lui, devenu un outil politique qui, j'en suis convaincu, met aujourd'hui gravement en péril cette mémoire.

Pourquoi parler d'Auschwitz ? Comment le faire ? Trois quarts de siècles après la libération des camps, presque un siècle après l'avènement au pouvoir de Hitler qui ne s'est jamais caché de vouloir exterminer les Juifs, ces questions restent ouvertes, sensibles, délicates. Celui qui les aborde ne peut le faire qu'avec humilité : les pistes qu'il ouvrira n'auront rien de définitif ni d'absolu.

PREMIÈRE PARTIE

Antisémitisme, Shoah et antisionisme

Dans son récent essai, *Réflexions sur la question antisémite*, Delphine Horvilleur met le doigt sur un élément original pour distinguer l'antisémitisme du racisme. Si on hait l'Autre en tant que Noir, Arabe, Indien, c'est parce qu'on considère qu'il est moins que nous : moins travailleur, moins intelligent, moins beau.

Le Juif au contraire est souvent haï, non pour ce qu'il N'A PAS mais pour ce qu'il A. On ne l'accuse pas d'avoir moins que soi mais au contraire de posséder ce qui devrait nous revenir et qu'il a sans doute usurpé. On lui reproche de détenir et d'accaparer le pouvoir, l'argent, les privilèges ou les honneurs qu'on nous refuse. On l'imagine, dès lors, propriétaire d'un « en plus » dont il nous prive. Et ainsi, à travers l'Histoire, le voilà souvent décrit comme un agent perturbateur qui détourne, s'approprie ou empoisonne le bien commun au point d'en empêcher une (re)distribution égale ou un juste partage. Il a beau parler la même langue, ou habiter les mêmes quartiers qu'un non-Juif, c'est comme s'il le faisait toujours un peu « plus », avec davantage d'arrogance ou de facilité, aux yeux de ses ennemis. Aucun changement en lui, d'attitude ou de langage, n'apaiserait cette rancœur ou cette envie. En toute circonstance, « il excède », littéralement : quelque chose en lui est en trop, plus qu'il ne faut, ou « plus que je n'en ai ». (Horvilleur, 2019 p. 33)

Ce plus insupportable se décline également dans la persistance de ce peuple sans terre ni État, capable de survivre à toutes les souffrances, tous les exils, tous les pogroms :

Lorsqu'il est frappé, voilà qu'en se relevant, il [...] oblige [le bourreau] à lui en vouloir encore un peu plus d'avoir souffert davantage que lui-même. Même là, il a comme un « en plus » qui prive, y compris dans cet excès de visibilité ou

de douleur, et qui fait se demander pourquoi on n'a pas eu l'honneur d'un tel passé lacrymal. Voilà pourquoi on a tant de mal à lui pardonner le mal qu'on lui a fait... Sa douleur aussi a de quoi « excéder ». Son passé de victime ou de discriminé, qui devrait opérer comme une soustraction, un « moins que moi », agit paradoxalement comme un « en plus » ou un avantage qu'on vient à lui jalouser. (Horvilleur, 2019 p. 45)

Pour l'antisémite, le Juif est tout et son contraire, et tout fait eau au moulin de la haine. Jean-Pierre Milner et, plus récemment, Danny Trom vont encore plus loin dans cette analyse, comme nous le verrons.

Cette haine des Juifs – qui, comme l'écrit Horvilleur, « n'est pas "le problème des Juifs" mais toujours d'abord celui des antisémites, de ceux qui les tolèrent ou les nourrissent » (Horvilleur, 2019 p. 79) – est à notre époque indissociable de cet événement dévastateur – j'utilise le terme en opposition au concept d'élément « fondateur » – qu'est la Shoah et, plus récemment, de l'antisionisme. Il convient donc d'aborder les trois séparément, avant de voir comment ils se rejoignent dans la question de l'élaboration mémorielle.

L'antisémitisme à travers le temps

L'antisémitisme serait le prolongement d'un antijudaïsme millénaire et prétendrait apporter à cette haine ancestrale une justification « scientifique », à une époque – le dix-neuvième siècle – où le racisme se définit également comme une science dévolue à l'étude des races humaines. Il s'agira rapidement, entre autres sous l'instigation du français Arthur Gobineau, d'opposer la race aryenne à la race sémite. Le judaïsme n'est donc plus perçu seulement comme une religion – celle-là même qui serait responsable de la mort du Christ et qui aurait aggravé son cas en refusant de reconnaître en celui-ci le Messie promis par la Bible –, mais aussi et surtout comme une race chargée de traits singuliers qui, eux, appartiennent à la tradition antijuive.

Dès que l'on prétend à l'existence de races distinctes, on en vient rapidement à les hiérarchiser et à décréter que certaines sont pures et supérieures, d'autres impures, inférieures, dégénérées. La dernière étape consistera, pour préserver la pureté des races supérieures, à supprimer les représentants des races inférieures susceptibles de contaminer les premières.

Certains auteurs, comme Léon Poliakov, utilise le terme d'antisémitisme sans distinction historique ; d'autres, comme Pierre-André Taguieff, s'y refusent et recourent, pour les périodes qui précèdent la fin du dix-neuvième siècle, aux termes d'antijudaïsme, voire de judéophobie.

On voit déjà combien les mots sont délicats et importants ; si la distinction entre « antisémitisme » et « antijudaïsme » peut être gérée au prix d'un choix simple – même si toujours discutable –, le choix du terme pour désigner cette acmé historique que sera la Shoah restera infiniment plus épineux.

Avant d'en arriver là, reprenons le parcours de cette haine singulière depuis ses origines, lesquelles coïncident sans doute avec

l'émergence de la religion juive – car on imagine difficilement de haïr un peuple qui n'existe pas encore, même si l'on sait aujourd'hui que, dans certains pays, l'antisémitisme résiste à l'absence de Juifs.

L'antisémitisme préchrétien

Pour l'historien Jules Isaac, l'animosité que l'on observe chez les Égyptiens au cours du premier millénaire avant notre ère relève plus de l'anti-asianisme que de l'antijudaïsme ; pour les Égyptiens, les asiatiques sont des envahisseurs qui sont venus semer le chaos dans leur pays. Mais d'autres raisons vont venir s'ajouter, qui visent spécifiquement les Juifs, et les principales sont économiques, nées de la compétition entre marchands juifs et gréco-égyptiens. Il y aura certes des épisodes historiques sanglants, comme le massacre des Judéens, le saccage du Temple de Jérusalem et l'interdiction de la Thorah par Antiochus Épiphane, en 168 ACN, puis la destruction du Temple par les troupes de Titus en 70, ou les guerres menées par Hadrien entre 132 et 135. Mais pour Jules Isaac, l'attitude des Romains envers les Juifs ne différerait pas de celle qu'ils adoptaient envers les autres peuples qui se rebellaient contre Rome, d'autant que, par ailleurs, les Juifs bénéficiaient d'un statut très favorable dans l'empire ; selon l'historien, l'antijudaïsme n'apparaît qu'avec le christianisme en tant que religion d'État, au début du quatrième siècle.

D'autres, cependant, considèrent qu'un antijudaïsme est présent bien avant l'établissement politique de la religion chrétienne. Au deuxième siècle avant notre ère, des auteurs grecs, comme Posidonios d'Apamée ou Apollonios Molon s'en prennent de manière très hostile aux Juifs, de même qu'à Rome, des auteurs tels que Tacite et Juvénal ; les reproches adressés aux Juifs sont de deux ordres : leur *amixia*, autrement dit leur insociabilité, leur refus de se mêler aux autres ethnies ; leur *athetês*, ou leur « athéisme », qu'il faut comprendre dans une perspective polythéiste.

Quoi qu'il en soit, cet antijudaïsme païen et antique va fournir le point de départ de nombreuses fables et légendes qui alimenteront l'antijudaïsme chrétien, en particulier celles du meurtre rituel d'enfants et de l'origine infâme des Juifs, descendants supposés des lépreux expulsés d'Égypte. Et ce sera d'ailleurs une des